

De la diastole à son expression

MARC RICHIR

Dans la II^e partie de notre étude sur la négativité en phénoménologie, nous avons suivi les analyses husserliennes de l'imagination, selon lesquelles, dans nos termes, le *Bildobjekt* joue comme l'intermédiaire inexistant entre les concrétudes phénoménologiques – les *phantasiai*-affections « perceptives » – et l'intentionnalité ; cela, de telle sorte que, s'y « accrochant », l'intentionnalité imaginative le pourvoit de quelque manière d'un *Bildsujet* et lui confère par là un pouvoir de figuration (*Darstellung*). Le *Bildobjekt* comme tel est un simulacre, en lui-même insaisissable pour lui-même, hors de son rapport au *Bildsujet* ; il n'existe que par ce dernier et est autrement non existant, c'est-à-dire porte la dimension du néant, *adhère* au *Bildsujet* comme l'empreinte du néant modifiant la *doxa* perceptive positionnelle en *doxa* perceptive *quasi*-positionnelle. Par là, le simulacre que constitue le *Bildobjekt* est coextensif de l'instant cartésien en lequel le soi pur se pose lui-même dans le « moment » même où la diastole s'effondre dans le néant en ne laissant d'elle-même que des éclats émiettés de lambeaux de sens et de *phantasiai*-affections « perceptives ». Pour peu que l'instant cartésien se mette lui-même à clignoter avec l'instant temporel (*Zeitpunkt*), et celui-ci avec la diastase, l'acte intentionnel se met en jeu, transpose tel ou tel éclat de lambeau de sens en significativité, et tel ou tel éclat de *phantasia*-affection « perceptive » en *Bildobjekt* comme figuration en simulacre du *Bildsujet*, les deux transpositions étant au moins en relative congruence.

Cet effondrement de la diastole et sa dispersion corrélatrice en actes présents d'intentionnalités d'imagination n'est pas le seul cas architectoniquement possible, comme si la diastole ne pouvait se « reprendre » qu'en articulant les imaginations selon les règles symboliquement instituées de la langue – moyennant des « signes arbitraires » (classiquement : « conventionnels »). Si l'instant cartésien surgit bien, inopinément (il n'a ni passé ni futur) d'une interruption de la diastole déjà entamée, et ce, par l'excès tout aussi inopiné de *l'une ou l'autre* de ses modulations affectives, il ne se met pas pour autant, ipso facto, à clignoter avec l'instant temporel, ni non plus, en vertu d'une impossibilité architectonique, avec la diastole tout entière. Rappelons en effet qu'il y a deux « stades » de constitution du présent, le premier est celui de la constitution de la diastase instable, fugace, par ce que

nous avons nommé la *hylè* première vide, et la seconde est celle de la stabilisation de cette diastase dans le présent intentionnel, dès lors que celui-ci est rendu possible par ce que nous avons nommé affect second paraissant exogène (dans le cas de l'imagination, c'est l'éclat de *phantasia*-affection auquel adhère le simulacre de néant). Il se peut donc, non pas que l'instant cartésien se mette à clignoter avec la diastase instable, précisément parce que cette instabilité, prise à un jeu qui lui est intrinsèque (et ne vient pas du clignotement), l'empêche de se constituer comme pôle d'un clignotement ; mais que l'instant cartésien *s'enfouisse* pour ainsi dire en elle, son rôle se réduisant à celui de déclencheur. Il est donc parfaitement légitime de prendre cette diastase instable, qui est en fait un *présent non intentionnel* (incapable, par lui-même, de porter quelque acte intentionnel), comme « élément » *médiateur* du passage complexe de la diastole à son expression, et ce, par une sorte de stabilisation très subtile de ce présent qui suppose dans son mouvement même la mise hors circuit de toute sensation « positive » (affect paraissant exogène) et de tout acte intentionnel, mais aussi, corrélativement, la mise hors circuit de l'instant cartésien qui a ouvert la diastase instable à elle-même, ou, si l'on veut, qui a « décalé » la diastole dans ce type étrange de diastase.

Précisons tout d'abord ce que nous entendrons ici en parlant de diastase instable ou présent non intentionnel. Il s'agit de ce que Husserl, dans les *Manuscrits de Bernau*, « décrit » comme ce qui est pour nous la pointe de sa recherche : un présent tel que ses rétentions sont *encore* habitées de protentions et que ses protentions sont *déjà* habitées de rétentions, cela, donc, sans passage obligé au *Zeitpunkt*, à l'instant temporel, si bien que c'est une sorte de phase de langage (ou de présence sans présent assignable) *écrasée*, apparemment sans accroc qui arrêterait la rétro-cipation des protentions dans les rétentions et l'anti-cipation des rétentions dans les protentions, le présent intentionnel, depuis l'instant temporel, étant mis hors circuit, donc aussi toute sensation déterminée dans sa positivité. Il s'agit donc là d'une diastase entre protentions et rétentions, mais étalée comme *hylè* temporelle vide, s'enchaînant à elle-même apparemment sans rupture. Notre *thèse* sera que c'est dans cette diastase instable – instable parce que rien ne peut s'y fixer – que se marquent, en quelque sorte, les « empreintes » schématiques de la diastole, selon une complexité qui est celle du *temps propre* (le *tempo*¹ des musiciens) *de l'expression* juste (ou la plus juste possible) du mouvement même de la diastole, et que c'est par là que, de son a-temporalité et de son a-spatialité intrinsèques, le schématisme de la temporalisation/spatialisation (en présence) devient *effectivement* temporalisant et spatialisant – c'est par là que le dit

1. *Tempo* qu'il faudrait entendre, dans sa radicalité, au sens de S. Celibidache in : *La musique n'est rien*, tr. fr. par H. France-Lanord et P. Lang, Actes Sud, Arles, 2012.

schématisme *fait* (prend) *son* temps et *son* « espace ». L'aspect de prime abord le plus « perceptible » de ce temps propre est constitué par les « temps forts et faibles » de ce temps, par la plus ou moins grande densité de ce que l'on entend communément par ses « rythmes » – le rythme comme *Sache* phénoménologique étant si complexe et si insaisissable qu'il est extrêmement difficile de le saisir avec des mots.

Deux questions se posent préalablement : 1) Que signifie proprement la vacuité apparente de ce « temps propre » ou le fait que sa *hylè*, s'il en a une (et elle n'est pas intentionnelle), est précisément la *hylè* première vide caractéristique de la diastase instable, que ce vide n'est pas assimilable au néant, ce qui serait absurde ? 2) En quoi consistent le « temps » et l'« espace » propres de l'expression, étant entendu qu'à son registre le plus archaïque, ils constituent, pour le schématisme de la diastole, la *chôra* qui n'est ni spatiale, ni temporelle, ni même « matérielle » ? Cela n'implique-t-il pas aussitôt que l'expression n'est possible que si, du moins, il y a *Leibkörper*, et non pas simplement, ce qui serait trivial, parce qu'il n'y aurait pas d'expression sans sa manifestation matérielle (alors qu'il peut y avoir de l'expression « mentale » en *phantasia*) ?

Il est clair que ces deux questions sont liées et qu'il va nous falloir les traiter de front, quitte à procéder en zigzag. À la dernière qui s'est posée, il est clair qu'il faut répondre par l'affirmative : le passage à l'expression n'est phénoménologiquement possible que s'il y a *Leibkörper*, c'est-à-dire intersubjectivité transcendantale, donc recroisements en clignotement de la *Leiblichkeit* et de la *Körperlichkeit*, ou tout aussi bien de la *chôra* de l'interfactivité transcendantale et de l'espace où s'établissent des distances entre opacités². Or, c'est à ces recroisements que se constitue ce que nous avons nommé l'« espace » du dedans, l'intimité qui n'a rien de spatial, mais qui est agitée de mouvements qui sont mouvements de l'« espace » du dedans lui-même, sans « corps » mobile. Ces mouvements sont ressentis du dedans de cet « espace » dans des *kinesthèses* qui ne sont rien d'autre que les « sensations » (*Fühlungen*) de ces mouvements, en fait « mouvements de l'âme » (*Gemütsbewegungen*) qui soutiennent les *phantasiai*-affections avec plus ou moins de vivacité. Il y a donc chaque fois, dans les kinesthèses, *Spaltung* des *phantasiai*-affections entre les *phantasiai* qui méritent bien leur statut d'ombres, et les mouvements affectifs. Quand la *Spaltung* est pour ainsi dire consommée, les kinesthèses peuvent se sédimenter en habitus d'où toute affectivité est absente, et quand ce n'est pas le cas, comme dans la surprise, la *Spaltung* est dynamique et telle ou telle kinesthèse est toujours encore habitée par telle ou telle affection. On peut dire que ce qui constitue la « métastabi-

2. Cf. *Variations sur le sublime et le soi*, Grenoble, Millon, coll. Krisis, 2010.

lité » de l'« espace » du dedans – en quelque sorte ce qui le fait ressembler à un espace – est le tout concret des habitus, lui-même ressenti du dedans dans la cénesthèse (*koinè aisthesis*) qui est comme le sens commun aristotélicien par rapport aux cinq sens. Nous disons « métastabilité » parce que cet « espace » est en incessante métamorphose, contracté, étiré, aplati, gonflé, aminci, effilé, etc. selon les kinesthèses en action – et en action, fût-ce en *phantasia*, nous y reviendrons – qui le mettent en mouvement. À cet égard, les habitus sont des sortes de fossiles de telles kinesthèses, mais virtuels et toujours susceptibles d'être remis en action. En ce sens, l'« espace » du dedans peut être considéré comme la *Leiblichkeit* du Leib du *Leibkörper*, et comme constituant, dans l'intersubjectivité transcendantale, une sorte de *pseudo-topos*, pseudo- car il n'y a pas d'enveloppe définie autre que celle du *Körper*, et donc a fortiori il n'y a pas de limite immobile de cette enveloppe (Aristote). Le tout concret des kinesthèses n'est pas dans l'espace, ne dessine ni même n'esquisse aucune enveloppe, si ce n'est que, parce qu'il s'agit du *Leibkörper*, flotte pour le moins le fantôme d'une enveloppe, mais insituable ou a priori illimitée. Situer une limite de l'« espace » du dedans, ce serait l'incorporer, et par là l'envisager absurdement comme le pendant immatériel du dedans matériel (os, muscles, viscères) du corps matériel (du *Körper*).

Si l'on considère de plus près la kinesthèse avec la *Spaltung* qu'elle comporte, il vient que par elle ce n'est plus, a priori, l'affection elle-même qui est ressentie, mais le mouvement même de l'affection – même si celle-ci peut encore habiter le mouvement, mais on dira alors qu'elle est ressentie dans le mouvement par un contact en et par écart comme rien d'espace et de temps qui la fait « trembler » à l'écart du mouvement lui-même. Cela veut dire, dans le cas dont nous sommes parti, et qui est celui d'une affection qui surgit *en excès* du sein de la diastole, que cette affection, correspondant à une kinesthèse, emporte avec elle une partie concrète de la « chaîne » schématique de la diastole, mais que ce qui est ressenti dans la kinesthèse n'est plus tant elle-même (ni même elle-même en principe) que le mouvement de l'« espace » du dedans, sans donc qu'elle puisse a priori faire l'objet d'un acte intentionnel d'imagination la pourvoyant de significativité, mouvement qui constitue dès lors une *hylè* première vide, une diastase instable, un présent non intentionnel sans *Zeitpunkt*.

Si donc nous reprenons les choses depuis l'instant cartésien qui interrompt la diastole déjà engagée, et la fait s'effondrer dans le néant, si corrélativement, nous nous rappelons que de cet effondrement il reste pourtant « quelque chose » des concrétudes diastoliques, que, dans le clignotement qui peut s'engager entre l'instant cartésien et l'instant temporel, ce « quelque chose » métamorphosé par son « bain de néant » dont il rapporte une « pelli-cule » de néant (le simulacre de néant paraissant issu du Malin Génie) peut

servir de *hylè* seconde concrète à l'acte intentionnel d'imagination, il vient que le « quelque chose » qui reste de l'effondrement de la diastole, peut, pour ainsi dire par son autre bord (la mobilité), quand il s'agit de l'expression, être pris comme pur mouvement ressenti en kinesthèse par l'« espace » du dedans, à savoir comme diastase instable d'un présent non intentionnel, où « affleure » encore, le cas échéant, l'affection mise en épingle par son excès, comme modulation de l'affectivité – modulation qui à son tour paraît comme protentions dans les rétentions et rétentions dans les protentions. C'est cela même qui est court-circuité dans le clignotement de l'instant cartésien et de l'instant temporel. Cela même, à savoir ce qui fait encore de telle ou telle *phantasia*-affection mise en épingle par son excès, *une partie concrète d'un tout concret* (celui de la diastole), non abstraite de la diastole par le simulacre du néant, par un « coup » subreptice du Malin Génie.

Dans ce cas médiateur, les signes (mots, syntagmes, sons, accords, symboles au sens courant), sont pris eux-mêmes comme kinesthèses, le plus généralement en habitus virtuels mais sédimentés dans la « métastabilité » de l'« espace » du dedans, mais aussi comme kinesthèses « créatrices » (certainement pas *ex nihilo*), mises en action sur le *Leibkörper* ou mises en action « mentalement », c'est-à-dire en *phantasia*, par exemple dans la lecture ou la pensée silencieuse. Quand elles sont mises en action, ces kinesthèses constituent des diastases instables, des présents non intentionnels dont la *hylè* est vide, et dont on peut dire, en première approximation, qu'ils constituent les « temps » forts et faibles de l'expression, l'ascension ou la chute, l'élargissement ou le rétrécissement, etc., de l'« espace » du dedans. Si leur tout s'accomplit concrètement en une unité vivante, il constitue le *tempo* de l'« espace » du dedans, à savoir, dans nos termes, la phase de présence sans présent intentionnel assignable, et même sans présent non intentionnel assignable puisque, nous allons le voir, cette assignation serait déjà une abstraction depuis la transmutation du second dans le premier. Les présents non intentionnels, en effet, ne se tiennent pas par eux-mêmes en vertu de la foncière instabilité de leurs jeux, mais ne se tiennent que les uns par et dans les autres, au sein de ce que nous pressentons être, en eux, une « traduction » du schématisme de la diastole – l'instant cartésien qui, certes, a initié ou déclenché l'expression étant incessamment mis hors circuit, tenu à l'état virtuel. Il en ressort pareillement que les affections qui peuvent « affleurer » à même ces kinesthèses sont elles-mêmes prises dans ces mutabilités, qui sont infiniment proches de celles de la diastole, et ne se tiennent, de la même manière, que les unes les autres et les unes par les autres au sein de l'unité vivante de l'expression dont toute « matérialité » est mise entre parenthèses, laissant se phénoménaliser la diastole comme phénomène et rien que phénomène, les signes étant à la limite rendus au néant.

Il s'agit donc là d'une *syn-taxis* mobile de présents non intentionnels cependant inassignables à moins d'une abstraction. Comment comprendre cette situation ? Il faut en revenir à la structure phénoménologique fine du présent non intentionnel. Elle est telle que celui-ci s'« enchaîne » à lui-même sans rupture, c'est-à-dire sans réelle succession d'impressions originaires qui seraient là, chaque fois, comme pour « réalimenter » le présent. Repartons donc de ce que signifie le fait qu'il y a, dans ce cas, déjà des rétentions dans les protentions, et encore des protentions dans les rétentions, la coupure du *Zeitpunkt* ayant été mise hors circuit. Cela veut dire que l'avenir est encore dans le passé ou que le passé a encore un avenir, et que le passé est déjà dans l'avenir, ou que l'avenir a déjà un passé. Si l'on réintroduit le langage de précession et succession, cela implique que ce qui doit succéder est encore dans ce qui a précédé et que ce qui a précédé est déjà dans ce qui doit succéder, donc que la diastase en question est instable dans la mesure où elle tient à la fois de la progrédience et de la rétrogrédience, sans instant temporel, et sans impression exogène qui stabiliserait la diastase en présent intentionnel. Cette co-action de la progrédience et de la rétrogrédience (de la précession et de la succession) empêche ou inhibe, de sa « nature » tout arrêt intrinsèque sur un *Zeitpunkt*, si bref soit-il. Simplement, dans ce double mouvement unique, le présent ou les présents consistent en des condensations ou dissipations de la *hylè* première vide (« temps » forts ou faibles) au sein de l'unité concrète et globale de cette diastase instable. À l'objection qui dirait qu'il n'y a là que du vide, nous répondons que ce vide l'est de toute *hylè* concrète seconde en tant qu'affect paraissant exogène et qu'en réalité, ce vide est précisément le *rien* phénoménologique du phénomène comme rien que phénomène où la matérialité de l'expression est mise hors circuit, mais où se phénoménalise, en se temporalisant et se spatialisant *effectivement*, le schématisme de langage, à savoir la diastole. En fait, comme l'a soutenu Celibidache dans l'ouvrage cité, ce présent non intentionnel où se déploie réellement la phase de présence (par la médiation de l'expression mise hors circuit) *ne dure pas*, c'est-à-dire ne se reprend pas d'instant en instant ; il fait du temps, propre à la diastole ainsi mise en action, et ce temps propre est, nous l'avons vu, ce que Celibidache entend comme le *tempo* – par là aussi tempo de l'« espace » du dedans en ce qu'il a de dynamique et de « métastable ». Ainsi le tempo est-il une sorte de présent non intentionnel « dilaté » par progrédience/retrogrédience de sa diastase instable qui ne trouvera sa stabilité toute provisoire qu'en lui, comme si le futur au passé venait à se confondre, pour le pouvoir de l'expression (jamais épuisé), avec le passé au futur – con-fusion qui n'est pas saturation mutuelle, ce qui supposerait que la phase de présence puisse s'accomplir dans la parfaite plénitude, celle d'un sens absolu.

C'est dire que précession et succession sont déjà des concepts abstraits du tout concret et vivant qui est mouvement où protentions et rétentions se reportent les unes dans les autres sans solution de continuité – ces reports relevant du revirement *instantané* non fixé en instant cartésien. Ce tout concret comporte cependant des parties concrètes, qui se distinguent les unes des autres par une sorte de ponctuation *virtuelle*, celle des silences et des accords de sons (poétiques et surtout musicaux) plus ou moins intenses, des accumulations ou dissipation d'« énergie » (à savoir d'affectivité en modulations), des ascensions ou des chutes, des élargissements ou des rétrécissements, etc. Là, encore une fois, les sons, ou plus généralement les signes, ne sont plus accompagnés d'affects (corrélatifs, rappelons-le, de l'intentionnalité), mais pour ainsi dire s'évaporent dans d'indéfinissables affections, des émotions comme kinesthèses de l'« espace » du dedans.

Il faut cependant ne pas perdre de vue que c'est l'excès de l'une ou l'autre affection de la diastole qui peut conduire à la rupture de celle-ci, à l'irruption de l'instant cartésien et à la *décision* de reprendre la diastole dans l'expression, comme si cet excès, tout relatif, qui détache en saillance l'affection dont il est l'excès, donnait à penser une énigme requérant son exploration – et cette saillance est nécessairement *contingente* du point de vue phénoménologique. Cette requête est quelque chose comme « l'ombre de l'idée » (en fait déjà un sens en amorce, donc pour ainsi dire une diastole dans la diastole), qui appelle, par l'expression plus ou moins « juste », l'idée « développée », avec ce risque que l'instant cartésien surgi ne soit l'occasion de simulacres émergeant d'un « coup » du Malin Génie. Quoi qu'il en soit, ce risque ne peut être conjuré que par l'évanouissement de l'instant cartésien, tenu dans cet évanouissement par sa virtualité enfouie dans la diastase instable de l'expression, c'est-à-dire si la diastase instable née avec l'excès vise (d'une visée non intentionnelle portée par le soi) à s'élargir par pro- et retro-gréndice dans l'expression de manière à s'y stabiliser de la façon que nous avons dite, par « ajustement », nécessairement aussi aventureux que peut l'être le sens à la recherche de lui-même, de la diastase instable à la diastole. C'est dire que les silences et les accents doivent être bien « placés », et que c'est là tout le travail, extraordinairement subtil, du poète ou du musicien, contraints de pratiquer des transgressions mesurées de ce qui s'institue comme langue poétique ou musicale. Bref, toute la difficulté, extrême, de ce type d'expression, est de se tenir comme mouvement unique dont les aspérités et les creux résonnent *en écho* aux structurations du mouvement schématique de la diastole, en sorte que les signes s'effacent au profit des modulations articulées de l'affectivité, c'est-à-dire de ce qui en fait chaque fois des mouvements juste ébauchés par rapport à ceux du mouvement schématique. Ce qui rend les signes au statut de purs signes (supports de significativités intentionnelles), ce qui donc les

vide de toute affection, c'est précisément l'absence de tempo dans l'expression. Ce qui, en revanche, les met hors circuit, ce sont les mouvements partiels et concrets qu'ils suscitent dans le mouvement de « dilatation » (pro- et rétro-) de la diastase initiale en son instabilité, car ces mouvements peuvent entrer en résonance avec ce que nous avons repéré comme diastoles partielles et concrètes à peine ébauchées de la diastole globale du sens se faisant. C'est ainsi que ces parties concrètes du tout de la diastole se répondent mutuellement comme « mouvements de l'âme ». Et cela ne peut avoir lieu que depuis *le* mouvement pro- et rétro-grédient qui se produit de soi dans la diastole et qui doit se produire et cherche à s'y ajuster dans l'expression plus ou moins juste, en reprenant la diastole « en route ».

Qu'en est-il à présent du soi dans ce passage à l'expression ? Rappelons qu'au « moment » du sublime, dans la détente de la systole en diastole corrélative de la fuite infinie de la transcendance absolue, la matrice du soi ou le proto-soi en contact avec soi se constitue à la fois comme le « soi » qui assiste la diastole (comme la sage-femme assiste la parturiente) et comme le « soi » qui assiste à la diastole, comme ce qui, dans les écarts schématiques de la diastole, clignote comme l'écart dans l'écart, comme le « jet » dans le *sub-jectum*. Le proto-soi est donc déjà *gesplaten* entre son assistance positive de la diastole et le mouvement en quelque sorte pur, c'est-à-dire, en termes hégéliens, mouvement de la négativité qui, « par en-dessous », ne cesse d'écarter le schématisme diastolique de son auto-coïncidence, d'écarter le mouvement du contact de soi à soi de l'identité de soi à soi qui serait tautologie symbolique. C'est donc aussi cette *Spaltung* qui « prête » vie à la diastole, car elle est « dynamique ». Dès lors cependant que surgit dans la diastole une affection en saillie, et qu'elle est suffisamment intense, la diastole s'interrompt et ce surgissement est du même coup le surgissement inopiné de l'instant cartésien qui fait s'effondrer la diastole, et qui est corrélatif d'un soi pur – « première expression », en réalité, du soi depuis le proto-soi – lui-même « créé » dans cet instant, *ex nihilo*, ou à tout le moins hors du gouffre de néant ouvert par l'effondrement de la diastole. C'est à partir de l'instant cartésien, sorte de commencement absolu, que le soi, mais qui n'est déjà plus que le soi pur se réfléchissant « à vide », peut se décider à l'expression de la diastole – expression, nous l'avons vu ailleurs, qui sera nécessairement fautive, car habitée par le néant en ses simulacres, si ce soi issu du soi pur en arrive à poser les parties devenues éparpillées et émietées de la diastole effondrée dans des intentionnalités imaginatives, et par là, en retour, à être posé en elles. Par où l'on comprend que si le soi issu du soi pur doit passer à l'expression « juste » comme diastase instable, ce ne peut être que par inhibition de la position (*doxa* positionnelle) de soi et de l'intentionnalité, donc en demeurant le non positionnel qu'il était dans la diastole en mouvement. D'autre part, nous

l'avons dit, le soi qui prend la décision ne peut être le soi pur, même si, d'une certaine manière, il en est issu. Quel est donc son statut phénoménologique ?

Pour le comprendre, il faut se rappeler que les *phantasiai*-affections « perceptives » de la diastole sont mutuellement « perceptives » et par là immédiatement coextensives de l'interfactivité transcendantale, la *chôra* et ses *hedrai* constituant la mère, la nourrice ou la matrice (Platon, *Timée*). Or, quand on en arrive à la problématique de l'expression, cette interfactivité se transpose en intersubjectivité transcendantale où les « sièges » de la *chôra* constituent autant d'ici absolus habités par des *Leibkörper*. Et c'est aussi cette entrée en scène du *Leibkörper* qui « modifie » le statut du soi pur en ce qu'il le maintient précisément, au moins en principe (le narcissisme étant hors circuit), dans la non positionnalité. D'une part, si la diastole implique la déclinaison de la transcendance absolue en transcendance physico-cosmique (laquelle disparaît dans le néant dès lors que surgit l'instant cartésien), d'autre part, l'entrée en intersubjectivité, pluralité originaire, irréductible, donc absolue des soi, n'a pas pour effet, contradictoirement, de les relativiser, mais de les tenir dans la non positionnalité. C'est l'un ou l'autre de ces soi qui prend la décision de l'expression, et c'est leur non positionnalité originaire qui distingue le « Je » du « Tu » pour tout soi qui a pris cette décision, et qui peut dès lors être désigné comme un « Moi ».

Cela étant, une autre dimension de la problématique doit impérativement être ébauchée. L'éclipse ou l'enfouissement de l'instant cartésien dans l'expression dont il n'y a pas, à vrai dire, de commencement temporellement repérable, signifie aussi, du même coup, l'éclipse du soi pur, son enfouissement dans un soi non positionnel qui trouve un *écho* dans le soi non positionnel de la diastole. Écho et non pas coïncidence parce que l'interruption due au surgissement de l'instant cartésien n'est pas celle du « moment » du sublime dans la mesure où elle ne l'est pas de l'*affectivité* en afflux dans l'hyper-densité. Ce n'est pas, en effet, l'affectivité tout entière et indifférenciée qui s'interrompt par le « ressaut » du sublime et la fuite infinie de la transcendance absolue, mais c'est l'excès de *telle* ou telle *affection* (modulation de l'affectivité selon le schématisme) qui interrompt la diastole déjà engagée, en sorte que l'on pourrait parler, ici, d'un « moment » de sublime en miniature, d'un « mini-sublime » où ce qui entre en fuite est la diastole et son référent physico-cosmique et non pas la transcendance absolue. Mais, comme nous sommes au registre de l'intersubjectivité transcendantale, la transcendance en question dans ce « moment » générateur de l'expression n'est, correspondant au Moi non positionnel, qu'un Tu lui-même non positionnel (avec son « espace » du dedans) qui paraît comme l'inter-locuteur actuel ou virtuel, requérant ou attendant l'expression comme *réponse*, non pas, a priori, à une question qu'il aurait posée (ce qui, bien entendu, peut bien être le cas), mais à

une question qui s'est posée dans l'inter-locution elle-même. Serais-je même physiquement seul à ma table de travail, je suis avec ce Tu virtuel, et même avec la pluralité (le « ils ») de tels Tu, dès lors que je m'exprime. Et de la même manière que la diastole n'est pas une réponse à la transcendance absolue, de la même manière l'expression, si elle l'est bien *de la diastole* interrompue, n'est pas la pure et simple réponse au Tu, ni l'expression même du Tu, mais l'expression de la diastole avec son référent dont le Tu fait désormais partie – et au registre le plus archaïque de l'expression, le Tu comme partie concrète de la transcendance physico-cosmique, pour ainsi dire le Tu ou les Tu *sauvages*, dans leur autreté (au sens d'A. Machado) avant même qu'il soit question de leur altérité, laquelle sera enserrée dans les codes de l'institution symbolique. En ce sens, l'expression *me* dit quelque chose qui *semble* venir du Tu comme d'un autrui, et c'est en ce sens *aussi* que l'on peut parler de *quasi-Leiblichkeit* de l'expression en tant que *quasi-Leibkörper*. Sorte de fantôme du Tu, aussi insaisissable que tout fantôme, mais dont les traits corporels sont constitués par les signes, opaques dans leur positivité intentionnelle, mais rendus à la quasi-transparence dans l'expression « ajustée » au tempo temporalisé par la diastole. Quoi qu'il en soit, nous venons de parcourir le chemin qui va de la *Spaltung* originaire du soi en contact avec soi dans la diastole à la *Spaltung* du soi dans l'expression, entre « soi-Je » et « soi-Tu ». S'il s'agit là d'une transposition architectonique de la *Spaltung*, on voit combien elle est complexe et requiert de plus amples éclaircissements, notamment dans les cas où elle est dynamique ou statique (il y a fort à parier que dans ce dernier cas, l'expression dont nous parlons soit impossible ou à tout le moins fortement perturbée).

Il va de soi, en tout état de cause, que dans ce passage, toute « subjectivité » psychologique du créateur et du récepteur est mise entre parenthèses. La subjectivité au sens où on l'entend communément est plutôt une sorte de parasite de l'expression, qui risque toujours de ramener celle-ci à la trivialité de la communication d'« états d'âme », au lieu de mouvements de l'âme comprise comme « espace » du dedans. Ces mouvements, rappelons-le, sont ascensionnels, descendants, étalants, densifiants, dissolvants, contractants, dilatants, éruptifs, implosants, etc., et cela dans l'unité vivante du tempo de l'expression, sans « temps » mort qui la ferait se perdre dans le chaos et l'oubli. De telle sorte, pourrait-on dire, que les signes y sont fluidifiés au point de ne plus vouloir dire primairement des choses ou des actions, mais jouent, en quelque sorte, comme des *substituts* des *phantasiai* en leur dimension ombreuse, phantastique, et que leur mobilité, ressentie comme kinesthèse, évoque ou invoque les affections des *phantasiai*-affections « perceptives », et par suite, de la sorte, la diastole, ainsi que son référent physico-cosmique lui-même rendu à sa dimension *phantastique*. L'expression vivante, autre chose que signal commu-

niquant de l'information, est pour ainsi dire à double détente, vers la diastole et vers la transcendance physico-cosmique dont une pluralité de Tu fait partie intégrante (concrète). C'est dire que tout l'art d'une telle expression consiste à contourner l'obstacle de la discursivité, dans la mesure où celle-ci implique une succession de présents stabilisés, ouvrant certes à l'intentionnalité (d'abord imaginative), mais aussi, puisque ce type de présent n'est possible tout d'abord que par le clignotement de l'instant cartésien et de l'instant temporel, aux « coups de dés » du Malin Génie, aux simulacres d'une « diastole » auto-référente puisque liée au fantasme d'une « expression » toute-puissante, se créant et se maîtrisant illusoirement elle-même.

Pour mieux comprendre la situation, il nous faut revenir au fait que le surgissement de l'une ou l'autre affection en excès peut interrompre la diastole, toujours déjà et toujours encore de quelque manière engagée, et être corrélative, de la sorte, du surgissement de l'instant cartésien avec le risque de sa fixation dans tel ou tel instant temporel. Ce risque est-il pressenti, alors l'instant temporel est celui de la décision d'exprimer, de chercher à dire par des signes le sens se faisant dans la diastole, de passer de l'ombre de l'idée (la diastole en amorce ou en effondrement) à l'idée développée (l'expression), et développée comme réponse à l'appel d'un Tu le plus souvent virtuel qui a pris la place architectonique de la transcendance absolue. Toute la difficulté est ici de comprendre le passage en enjambement « par-dessus » l'instant temporel par là insituable dans le temps des présents, comme « passage » de l'instant cartésien au présent non intentionnel (la présence) en tant que diastase instable, et comment ce « passage » peut se maintenir, de manière à maintenir dans la virtualité l'instant cartésien, par l'élargissement de la diastase instable – à la fois vers le futur *au passé* dans ce passé même et vers le passé *au futur* dans ce futur même, ce qui implique, par cette rétro- et progressivité, la mise hors circuit de tout *Zeitpunkt* possible, y compris celui du commencement réel (dans « l'esprit » et non pas empiriquement matériel) de l'expression. C'est ainsi, pour reprendre ce que nous disions ailleurs, que cet « élargissement » est aussi *maintien de l'hyperbole ouverte*, tout le contraire de sa fermeture dans la tautologie symbolique. Et on comprend déjà que l'excès dans l'affection surgissante est, de façon strictement phénoménologique et hors de la maîtrise supposée de tout Moi, l'excès hyperbolique lui-même. Mais que comporte-t-il ?

Pour l'explicitier, il nous faut revenir un moment sur ce que nous établissons dans nos *Méditations phénoménologiques*. Nous soutenions qu'il y a temporalisation en présence quand il y a recroisement (et non pas identité) du futur au passé du passé et du passé au futur du futur, report incessant de l'un dans l'autre qui est la situation que nous scrutons. Cela implique en fait qu'il y a dans le passé, plus ancien que le futur au passé, un passé absolu (proto-

ontologique) avec son futur (pris dans le schématique), et qu'il y a corrélativement dans le futur, plus jeune encore que le passé au futur, un futur absolu (proto-ontologique) avec son passé (pris pareillement dans le schématique). En fait, nous savons maintenant de façon claire que le proto-ontologique est un autre nom de l'affectivité, et nous pouvons dès lors dire que le passé et le futur absolus sont, le premier, ce qui caractérise l'*immémorialité* insondable de l'affectivité, le second, ce qui correspond strictement à l'*immaturité* immaîtrisable de l'affectivité. Qu'il y ait du futur (protentions virtuelles) au passé (rétentionnel) suppose que ce passé ne peut « avoir lieu » que s'il s'adosse au passé immémorial, et qu'il y ait du passé (rétentions virtuelles) au futur (protentionnel) suppose que ce futur ne peut « avoir lieu » que s'il s'adosse au futur immature. Par conséquent, que, dans la diastase instable, où s'atteste une telle situation, l'*excès* de l'affection est tel qu'il la fait paraître à la fois comme *immémoriale* et *immature*, et que c'est bien par là, c'est-à-dire par la concrétude phénoménologique d'une telle affection, que le schématisme de temporalisation temporalise *effectivement* (et non plus virtuellement) *dans l'expression* (matérielle ou mentale). Il y a là recroisement de la nostalgie et de l'espérance. Par là-même, nous le disions, dans la diastase, le passé rétentionnel a encore un avenir et le futur protentionnel déjà un passé, et cela, sans *Zeitpunkt* où de l'affect pourrait faire effraction, et c'est ainsi que la diastase, précisément, est instable et bouleverse toute chronologie. En outre, c'est par le recroisement incessant de l'affectivité et du schématisme que celui-ci en acquiert un passé et un futur transcendants qui s'attestent, à leur tour, dans l'expression même, où ce qui paraît enfoui comme *arche* (passé absolu) semble accompli, de toujours, dans ce qui paraît dérobé comme *télos* (futur absolu), à l'horizon reculant à l'infini de la progrédience dans la rétrogrédience. C'est comme si, à cet horizon, l'expression ayant commencé était déjà faite : *la vraie nouveauté émerge de la nuit des temps* – même les nouveautés historiquement passées – *tout comme elle plonge dans l'abîme où elle attend encore son éveil*, quelle que soit la transformation que lui a fait subir ou que lui fera subir l'historicité symbolique – cette énigmatique dérive que constitue l'Histoire, en elle-même immaîtrisable.

C'est en tout cela que l'on peut dire qu'il y a « moment » de ce que nous avons appelé « minisublime » où il y a rapport de soi à soi, contact en écart du « soi-Je » et du « soi-Tu », et plongée, par une sorte d'*epochè* phénoménologique hyperbolique, de telle ou telle affection en saillie de la diastole, dans l'immémorialité du passé transcendantal (schématique et affectif) et dans l'immaturité du futur transcendantal (pareillement schématique et affectif), par delà tout *Zeitpunkt*, ou en deçà de toute intentionnalité, l'instant (temporel) du commencement étant mis hors circuit, oublié, effacé, perdu dans l'expression, insituable par les seuls moyens de cette dernière.

L'élargissement de la diastase instable se fait vers le futur déjà passé et le passé encore futur, comme pour les stabiliser mutuellement, ce qui n'est jamais possible que de façon provisoire. Ce mouvement est au plus près de la diastole mais ne s'y identifie pas (sinon dans le simulacre d'une auto-expression toute puissante), puisque l'expression en passe par des signes dont nous avons dit qu'ils tendaient à paraître comme les substituts des *phantasiai*, *gespalten* des affections (en principe de façon dynamique) ; ce qu'on peut comprendre, quoique cela reste à préciser, non plus cette fois par l'effondrement de la diastole dans le néant, mais par l'*attraction* de l'affection en saillie *par le passé et le futur absolutus*, attraction qui « contamine » les autres affections de la diastole, de proche en proche, au fil de l'expression se cherchant congrûment au sens se faisant dans la diastole. Prendre les signes pour les choses auxquelles ils seraient censés adhérer, c'est une illusion jouée par le Malin Génie, et c'est tout ce qui fait la dégénérescence de l'expression en rhétorique. L'intensité extraordinaire de cette attraction efface pour ainsi dire les ombres que constituent les *phantasiai*, au point d'appeler leurs substituts dans les signes – et il faut mesurer la portée de cette métaphore.

D'autre part en effet, cette attraction est coextensive de la diastase instable dont la *hylè* est la *hylè* première vide, laquelle est « engendrée » par le surgissement, avec l'affection en excès, de l'instant cartésien qui fait s'évanouir la diastole, et fait jouer le néant. L'« effet » immédiat de celui-ci sur les concrétudes diastoliques (les *phantasiai*-affections « perceptives ») n'est pas de les précipiter tout simplement dans le néant, mais de les disperser ou de les disséminer « avant » que, dans le présent intentionnel, elles ne soient « habillées » par le simulacre du néant. Ce qui, des *phantasiai*, est proprement « vidé » dans ce « moment » insituable, c'est leur part figurable, en sorte que, si l'expression se met en branle en temporalisant, elle l'est d'abord des infigurables des *phantasiai* (« sièges » de la *chôra*), et surtout de leurs *rappports* (*syn-taxis* mobile), comme rapports d'autant de « noyaux » qui paraissent vides (« temps » forts et faibles, etc.) et qui, par là échappent à la « prise » de l'intentionnalité.

Si l'expression se met en branle, cela veut dire si, dans un instant temporel s'évanouissant aussitôt dans l'instant cartésien, telle ou telle affection surgissant corrélativement en excès, le « soi-Je » paraît prendre l'initiative de commencer l'expression, mais dans l'écart en jeu avec l'instant cartésien, donc sans que le « soi-Je » ait proprement l'initiative de ce commencement (il se jette à l'eau d'une source qui a déjà jailli sans qu'il sache comment), déployant l'affection en question dans l'expression en guise de réponse au « soi-Tu » qui doit finir par s'y trouver, cela est rendu possible par l'excès lui-même en tant que s'y ébauchent le passé et le futur transcendants absolus, horizons nécessaires à la temporalisation, et en tant que ces horizons per-

mettent seuls, dès lors, de rassembler en une unité vivante se temporalisant, les « noyaux » évidés par l'instant cartésien des concrétudes phénoménologiques de la diastole – car l'évidement de la *phantasia*, mise en mouvement par l'affection en saillie, se propage immédiatement, sans médiation temporelle ni spatiale, au tout des concrétudes de la diastole, si bien que, dans le passage à l'expression, la diastole est elle-même *gespalten* entre ses figurabilités phantastiques effacées et ses noyaux d'infigurabilité. Ceux-ci sont bien là dans l'expression, mais dans l'unité de sa progrédience et de sa rétrogrédience, comme les traces infigurables des pas qu'elle met dans ses pas, et telles sont sans doute les empreintes du schématisme diastolique dans le mouvement même de l'expression. On comprend déjà mieux, dès lors, que, pour que l'expression ait « lieu », il faut des *traces* « matérielles », réelles ou mentales – simulacres d'ombres appelés à s'effacer – pour *suppléer* aux *phantasiai* « perceptives » de la diastole dont la part phantastique a été vidée par l'instant cartésien comme origine *transcendantale* de l'expression, mais dont le vide a pris lui-même sens dans la temporalisation effective de cette dernière. Ainsi ces *phantasiai* habitent-elles ces traces matérielles, mais de façon virtuelle, autrement dit, « fonctionnent » (*fungieren*) comme ce qui fait, de ces traces, des pas dans les pas, en *écho* au schématisme diastolique.

De la sorte s'explique que, dans l'expression, jamais la diastole ne peut être envisagée *d'un coup* comme tout concret, puisqu'il faut trouver le pas qui compte, celui qui, de la partie concrète (l'affection en saillie) qui, par son excès, interrompt la diastole, va trouver du même coup, dans le fond immémorial et immature de l'affectivité, sinon l'affection même (seule, elle demeure inféconde), du moins des harmoniques de celle-ci propres à susciter, par leurs jeux mutuels, la trace matérielle (mots, syntagmes, accords de sons) pouvant en appeler d'autres où le « soi-Je » puisse mettre ses pas. C'est ainsi seulement que l'expression, diastase instable, ne peut se « stabiliser » – quoique toujours provisoirement et contre une sorte de fatigue du « soi-Je » – que par le double mouvement de *rétro-gradation* vers la structure horizontale « passé absolu-passé schématique-futur proto-ontologique », et de *pro-gradation* vers la structure horizontale « futur absolu-futur schématique-passé proto-ontologique », où passé et futur absolus ne sont pas primitivement proto-ontologiques, mais ne le deviennent que quand y intervient le schématisme phénoménologique de phénoménalisation.

Les choses deviennent encore plus compréhensibles si l'on se rappelle que les signes n'ont de statut phénoménologique que dans la mesure où il leur correspond, sur et dans le *Leibkörper* (toujours impliqué dans l'expression) des kinesthèses effectives ou en *phantasia*. Le plus souvent, ces kinesthèses, c'est le propre de leur institution symbolique, se sont sédimentées en habitus. Mais dans le cas de l'expression au sens où nous l'entendons ici, c'est-à-dire

principalement dans le grand art en poésie ou en musique, il y a jeu réciproque de nouveaux syntagmes et de nouvelles kinesthèses. Dans la mesure, en outre, où ce qui se garde des *phantasiai* mutuellement « perceptives » de la diastole dans l'expression qui se met en branle, ce sont les mouvements des affections qui habitent les *phantasiai*, l'expression « juste » est celle où les kinesthèses répondent en écho à ces mouvements eux-mêmes. C'est ainsi que les signes « suppléent » les *phantasiai* mutuellement « perceptives », et que, à l'instar de celles-ci, ils se renvoient les uns aux autres dans l'unité vivante du sens se faisant. Ils sont comme les ombres de ces ombres que sont déjà les parts figurables des *phantasiai* « perceptives », car ils ne sont rien en soi ou isolément, sont donc simulacres d'ombres où, hors intentionnalité, rien ne se figure. Les « coups » du Malin Génie sont court-circuités, ce qui veut dire qu'il n'y a ni vérité ni fausseté de l'expression, qu'elle n'a rien d'ontologique, mais paraît plus ou moins « juste » dès lors qu'elle a trouvé son tempo en lequel se phénoménalise la diastole et son référent physico-cosmique (dont les « soi-Tu » font partie, en écho de l'interfactivité transcendante, dans ce qu'on peut envisager comme le registre le plus archaïque de l'intersubjectivité transcendante, puisqu'il y a *Leibkörper*). Répétons enfin que la *Spaltung* primitive entre le soi qui assiste la diastole et le soi qui assiste à la diastole s'est transformée en *Spaltung* entre « soi-Je » et « soi-Tu », lequel assiste aussi à l'expression – fût-il virtuel – comme à la réponse qui lui est donnée à une question que, le plus souvent, il n'a pas posée au « soi-Je » (au Moi), mais qui s'est posée au « nous » depuis le passé immémorial et le futur immature.

Il ne faut cependant pas tomber dans la facilité illusoire qui associerait, par une correspondance biunivoque plus ou moins précise, les signes de l'expression et les *phantasiai* de la diastole. Si la diastole, en effet, l'est de la systole au « moment » du sublime, sans qu'on puisse lui assigner un commencement, la diastase instable de l'expression est « déclenchée » par le surgissement inopiné de l'excès de telle ou telle affection en saillie. Cela signifie que les affections qui « reviennent » dans les signes en tant que kinesthèses les mobilisant ne sont pas tout simplement les affections telles qu'elles sont censées « jouer » dans la diastole : l'écart ici en question est dû à ce que l'origine de ces dernières est l'affectivité tout entière au « moment » du sublime et que l'origine des premières est, à l'occasion du surgissement de l'affection en excès, cette affection en excès elle-même dans la diastole déjà engagée qui par là est d'une certaine façon « déformée » – ce pourquoi il n'y a pas d'expression absolument juste de la diastole, mais une ou des expressions plus ou moins justes qui *évoquent* la diastole (le sens en amorce à la recherche de lui-même) comme mouvement global, au second degré par rapport au tempo où l'expression s'est provisoirement « trouvée ». C'est ainsi

qu'une partie concrète du tout concret de la diastole peut, dans son développement expressif, évoquer ce tout concret dans ce développement même. Si donc le véritable commencement de l'expression, l'instant cartésien toujours déjà perdu, rendu virtuel dans l'expression, ne peut clignoter directement avec la diastase instable, c'est au contraire la diastole elle-même qui clignote avec cette diastase et qui, fût-ce au prix de « déformations » inscrutables, *se phénoménalise* dans ce clignotement : sans ce dernier, le tempo de l'expression ne pourrait pas se trouver, ni la diastole se « traduire », d'une façon ou d'une autre, dans la diastase instable se stabilisant provisoirement dans le tempo de l'expression. C'est dire encore une fois que c'est dans les « temps » forts et faibles, dans les « rythmes » de l'expression en temporalisation effective (en présence) dans son tempo, que se marque, en elle, la « traduction » du schématisme phénoménologique de la temporalisation – et le moindre « faux pas » dans l'unité vivante et « rythmique » de l'expression, la moindre rupture du temps de la présence que *fait* le schématisme, efface ce clignotement, donc cette phénoménalisation, et conduit au chaos et au néant tant la diastole que l'expression, car le risque est grand, alors, qu'intervienne le Malin Génie en tant qu'il affecte d'une pellicule de néant et les concrétudes diastoliques et les signes (devenus menteurs) de l'expression, dans la succession monotone de « pleins » et de « vides » rendant cadencés les pas de l'expression. Comme si la pensée n'avait plus qu'à rebondir en saute-moutons, de mots en mots ou de sons en sons.

Dans cette situation, l'expression consiste plus concrètement et plus précisément en l'expression de l'*excès* qui « monte en épingle » l'affection surgissant en saillie. Mais elle ne sera expression « plus ou moins juste » que si, dans son mouvement, elle inhibe toute fixation de l'affection en question, donc si elle laisse jouer l'excès avec ses horizons de temporalisation, en l'occurrence ceux de l'immémorial et de l'immature. C'est cela qui rend les signes à leur « état » kinesthésique susceptible de résonner en écho avec les mouvements des parts infigurables des *phantasiai*-affections « perceptives » de la diastole – car, nous le comprenons plus clairement, l'affection en saillie, si elle est en saillie, ne s'est pas pour autant abstraite de la diastole : la prendre pour en expliciter l'énigme, c'est prendre du même coup *toute* la diastole, ou mieux la diastole comme tout concret (l'abstraction n'intervient qu'avec la fixation, le passage, par l'instant temporel, au présent intentionnel). Entrer dans l'expression, c'est dès lors bien entrer dans un autre registre de temporalisation, celui de la temporalisation en présence sans présent assignable, et non celui de la temporalisation en présents (intentionnels) se répétant. Et cela, sans que l'expression puisse être la simple réplique de la diastole dont elle paraît l'expression, mais de telle sorte que l'expression la « révèle », c'est-à-dire en produit *l'attestation phénoménologique*. Mais il ne

s'agit que de l'expression en poésie ou en musique, et sans doute aussi en phénoménologie dès lors que les mots ne lui manquent pas trop excessivement – ou ne lui viennent pas trop facilement comme signes de soit-disant intuitions. Car c'est par le court-circuit du clignotement entre l'instant cartésien et l'instant temporel que se maintient le *contact* en et par écart de la diastole et de l'expression. Et si l'instant cartésien ne clignote pas avec l'instant temporel, il s'évanouit, n'ayant en lui-même ni passé ni futur, c'est-à-dire qu'il s'oublie et passe dans les clignotements de l'instantané au sein des revirements de la diastole et de la diastase instable en quête de son unité comme de sa stabilité (toujours provisoire et susceptible de plus ample « extension » vers l'immémorial et l'immature, ce pourquoi il vaut mieux parler, en l'occurrence, de « méta-stabilité »).

*
* *

Note sur la poésie

Le principal obstacle que rencontre la poésie est qu'elle est d'entrée de jeu – c'est sa spécificité – contrainte d'en passer par les mots, et que les mots sont pourvus de signification, la langue et son usage impliquant son référent. Telle est en tout cas la situation triviale de la « communication » courante d'états-de-choses et d'états de faits. Or, la « magie » de la poésie est d'induire un déplacement ou un glissement du sens des mots selon une autre dimension qui indique le passage du référent linguistique, supposé réel, à un registre « phantastique » qui constitue un « autre monde », celui précisément des phénomènes de langage. Ce passage peut être désigné par le terme de métaphore, au sens le plus général, la métaphore résidant en effet dans le passage du supposé réel, intentionnel et coextensif des significations, aux modulations de l'affectivité dans les affections où les significations rapportées les unes aux autres ou fusionnées se mettent hors circuit pour laisser pointer, à l'horizon, l'une ou l'autre *phantasia*-affection « perceptive », c'est-à-dire l'une ou l'autre concrétude phénoménologique de langage.

Nous avons vu que ce passage est déclenché par le surgissement d'une affection en saillie dans une diastole toujours déjà engagée, ou d'une affection qui comporte un *excès* qui est déjà amorce de sens, qui met les significations intentionnelles hors circuit, et qui constitue comme une sorte d'accord musical impliquant des résonances au registre de la *phantasia*. Autrement dit, l'excès en question et qui est amorce de sens appelle déjà, de lui-même son déploiement en expression comme déploiement de l'accord qui s'y fait ressentir. Contrairement à ce qu'on en a dit traditionnellement par la confusion

fatale entre *phantasia* et *imagination* – et ce, même si certains auteurs ont vu l'importance de cette distinction –, ce qui est en jeu ici n'est nullement l'imagination, mais la *phantasia*, au sens où nous l'entendons depuis Husserl. Il n'empêche que les mots continueront de jouer leur rôle, mais justement pas comme mots isolés ou « com-posés », mais comme syntagmes censés rendre quelque chose de l'excès. Car, attentive à l'excès qui l'a surprise, la poésie consiste à « élargir » au mieux la diastase instable correspondant à l'affection en saillie, et ce, sans la rompre – alors que les mots avec leur signification, et éventuellement avec leur « illustration intuitive » (imagination) constituent chaque fois la menace d'une telle rupture, et ce, d'autant plus que ces significations, jusque dans leur fluidification, contribuent (ou doivent contribuer) au sens se faisant dans le poème. Il y a là une exigence très spécifique de « conciliation » entre la fermeture (des significations) et l'ouverture (des mêmes significations mises hors de leurs gonds et fluidifiées dans le phantastique), la stabilité en repos et le mouvement, l'univocité (au moins apparente, car elle aussi en simulacre) et la polysémie (extrêmement labile qui, à la limite, fait s'évanouir les significations). Mais pour cela aussi, les harmoniques et les contrepoints sonores jouent leur rôle. C'est dire que tout cela est extrêmement complexe bien que « spontanément » à l'œuvre chez le poète et son lecteur qui ont « trouvé » la voie (et la voix) du mouvement poétique.

Revenons donc un moment sur l'obstacle, qui est ici l'intentionnalité, ou plus précisément son *arrêt doxique*. Celui-ci l'est sur un présent, clignotant entre l'instant temporel et la diastase, stabilisée par un affect ou un conglomérat d'affects, et en laquelle s'insère la *hylè* de l'acte intentionnel. S'agissant des mots et de leurs significations (issues, par transposition, de lambeaux de sens de diastoles), cela va de pair avec un champ sémantique découpé, avec l'institution symbolique de la langue, en pluralité de champs sémantiques plus ou moins fixés par l'usage des paroles communicatives. Le fait, que nous n'avons pas à analyser ici, est que les significations des mots, définies par l'un ou l'autre acte intentionnel au présent, peuvent être *isolées*, prises une à une avec leur arrêt doxique, et que, dans l'usage courant, les significations et leurs syntagmes sont *hors schématisme*, dés-affectées (de toute affection, mais pas nécessairement de l'un ou l'autre affect), ou encore que, en ce sens, la dis-cursivité saute pour ainsi dire de présent intentionnel à présent intentionnel, malgré les recouvrements possibles des champs sémantiques, depuis l'éclatement et l'évanouissement de la diastole, transposée en ligne reliant des points (instants) temporels. C'est, d'après ce que nous avons dit, ce « milieu » signifiant (relevant des significations) qui est mis en suspens (en *époque*) par et dans la poésie, et ce que nous avons appelé la fluidification des mots et de leur signification revient à les empêcher de se fixer, éventuellement avec l'imagination qui peut les « illustrer ». Notons enfin que

l'intentionnalité suppose la *Spaltung* du posant (la noèse) et du posé (le noème) et que cette *Spaltung* induit celle, dans les éclats de la diastole, des lambeaux de sens qui se transposent en significativités, et des *phantasiai*-affections qui se transposent, au cas où rien n'est « perdu », en imaginations (figuratives) chargées d'affects – ce cas suppose à son tour que le sujet parlant (ou écrivant) ne soit pas, déjà, trop « éloigné » de la diastole, au point qu'en fait il ne parle pas, mais se contente de répéter des formules, des choses déjà dites de multiples fois : la langue devient alors presque mécanique, se réduit presque entièrement à un *Gestell* symbolique, déserté par le langage, où la clôture des mots sur leur champ sémantique respectif est presque accomplie. Si cette clôture s'accomplissait, elle le ferait comme un cercle, c'est-à-dire que les mots deviendraient concepts dont le référent serait univoque. Nous savons que ce n'est pas le cas, et que c'est sur le jeu *entre* les mots que s'appuie par ailleurs la poésie.

Le milieu du sens n'est donc pas le milieu où s'égrènent les significations. Il est « phantastique », avons-nous dit, ce qui signifie en réalité qu'ouvert avec la diastole qui s'amorce dans la systole du « moment » du sublime, et ouvert comme *question* du sens, il opère, dans le schématisme de *phantasiai* à l'œuvre dans la transcendance physico-cosmique, une *Spaltung* dynamique entre *phantasiai*-affections qui en deviennent mutuellement « perceptives » et lambeaux de sens qu'elles relaient en les accordant par leur « perception ». Ainsi le milieu du sens est-il le mouvement pro- et rétro-grédient des *phantasiai*, elles-mêmes mouvements par leurs affections ; c'est donc le milieu où, par le schématisme, se placent mutuellement les *phantasiai*-affections « perceptives », les places en question, qui correspondent aux noyaux radicalement infigurables de ces *phantasiai*, n'étant rien d'autre que des sièges de la *chôra*, schématiquement « distribués » les uns par rapport aux autres, hors de tout temps et de tout espace, fût-il « du dedans ». On passe donc de la ligne reliant des points à tout autre chose.

Reprenons les choses, depuis l'élargissement de la diastase instable propre à l'excès de l'affection en saillie. Et tout d'abord, depuis ce que nous avons nommé fluidification des signes de la langue dans l'expression poétique. Cette fluidification serait impossible s'il n'y avait, dès l'origine, fluctuations de leur champ sémantique. Or ces fluctuations sont pour ainsi dire réveillées et amplifiées par l'*epochè* phénoménologique hyperbolique, laquelle est en elle-même indiscernable du suspens tacitement effectué par le poète. Cette *epochè* ouvre aux « signes » phénoménologiques du sens se faisant, c'est-à-dire à la fois aux *phantasiai* « perceptives » se « percevant » mutuellement dans leur partie concrète radicalement infigurable, et aux accords mutuels des lambeaux de sens portés par elles. Le travail du poète consiste dès lors à trouver dans la langue des mots et des syntagmes faisant

écho à ces *phantasiai* prises dans le mouvement du sens. Ce faire écho se mesure plus ou moins en ce que les mots et les syntagmes en *époque* font enchaînement, non pas de présents intentionnels, mais de relais, tout comme les *phantasiai* « perceptives », des lambeaux de sens eux-mêmes parties concrètes du sens dans son mouvement, c'est-à-dire sans constituer chaque fois des repos ou des « aires de repos ». Et cela, ils ne le peuvent, précisément que dans la pro- et rétrogrédience, en ce qu'ils revirent incessamment en rétentions et protentions sans instant temporel. Dès lors, ces revirements, dans l'instantané qui échappe principiellement, même à l'instant cartésien, éveillent et profitent des fluctuations des champs sémantiques. Et ce sera tout l'art du poète de trouver des mots (et des syntagmes) dont les rétentions comportent encore leur avenir et dont les protentions comportent déjà leur passé, dans ces fluctuations mêmes, qui le sont *entre* les deux, au sein d'une aire de flou qu'il s'agit de maintenir dans le cours du poème, et qui ouvre à une polysémie indéfinie des mots et des syntagmes. Cette polysémie « déstabilise » les significations, subvertit les découpages des champs sémantiques, joue et se joue des sens pluriels recelés dans les significations, les déplaçant ou les échangeant selon la promesse et l'exigence du sens de langage en train de se faire dans la diastole et en train de se rendre effectif dans l'expression poétique. Cela peut aller jusqu'au radicalement impropre, comme par exemple, chez Rimbaud, l'attribution de couleurs aux voyelles. C'est que, par ailleurs, les sonorités des mots et des syntagmes ne peuvent interrompre le mouvement, se doivent, dans leurs dispositions mutuelles, d'agir congrûment au mouvement du sens, de *souligner* les fluctuations, par une musicalité polarisant la musicalité silencieuse du sens se faisant, la faisant entendre même si elle n'est pas expressément prononcée. Telle est l'énigmatique « conciliation » du linguistique et du musical dans toute poésie qui n'est pas enserrée dans le cadre et les codes, symboliquement institués, de telle ou telle « convention » ou règle rhétorique – donc hors de toute emphase ou de toute enflure.

La fluidité des mots et syntagmes implique que chacun d'eux, reconnaissable par l'abstraction qui les isole du tout concret de l'expression, en suppose et en appelle d'autres, de manière, certes, non logique, mais telle que chacun habite enfoui dans les autres, y demeure comme *futur du passé*, et futur qui ne cesse d'avoir ses effets de résonance dans le *passé du futur*, enjambant tout présent intentionnel, suspendant leur succession constatable de l'extérieur. Et ce, dans une unité concrète des significations désancrées de tout côté noématique fixé, et des sonorités qui, précisément, ne signifient rien par elles-mêmes. Unité concrète qui, encore une fois, est celle du phénomène comme *rien* que phénomène, se phénoménalisant dans le mouvement de son contact avec le contact de soi à soi du soi (du poète et éventuellement du lec-

teur) – contact, cela va sans dire, qui ne suppose rien de temporel et de spatial, et qui reste profondément énigmatique. Tout est « parti » de l'attention soutenue du poète à l'élargissement du présent non intentionnel de l'affection et de son excès qui la rend en saillie, et en ce sens, cet excès lui-même constitue le *noyau* de tout poème³ – en termes savants, sa « cellule génératrice », étant entendu que cette génération peut susciter bien des surprises. En tout cas, il n'y a pas, dans sa concrétude phénoménologique, de « premier mot », car celui-ci suppose déjà, dans « l'esprit » du poète, bien d'autres mots et bien d'autres élaborations. Plonger le pied dans l'eau suppose déjà les détours compliqués de bien des délibérations, coupées, parce qu'il le faut, par une décision, et c'est un acte qui, pour appeler la baignade, ne l'est pas encore, loin s'en faut.

Juillet-août 2012

3. Selon Y. Bonnefoy, il peut s'agir d'un bruit. Cf. *Sous le signe de Baudelaire*, Gallimard, Bibl. des idées, Paris, 2011, p. 89-113 et 117-135. Il est vrai que dans le milieu « phantastique » de la poésie, dans l'« autre monde », un bruit peut avoir une *tout autre* résonance que celle qu'il n'a d'ailleurs pas dans le monde quotidien.